Document generated on 08/09/2025 1:25 p.m.

Québec français

Siffler en travaillant

Gilles Perron

Number 144, Winter 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/47540ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2007). Siffler en travaillant. *Québec français*, (144), 30–31.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

(c'est-à-dire la langue maternelle de leur propre groupe, de leurs propres géniteurs) constitue un fardeau supplémentaire tout à fait inutile – sauf pour le plaisir strictement personnel, comme on aimera apprendre le cha-cha ou collectionner les épingles à chapeau. *Ma propre identité sera devenue un handicap avant de n'être plus bientôt qu'un souvenir.* Étalé sur une vie individuelle, ce glissement n'est pas toujours identifié clairement. On se dit qu'on est bilingue, que « c'est bien » car ça nous permet de... communiquer avec l'autre. Et puis voilà ! Notre bilinguisme est devenu le correspondant symétrique de l'unilinguisation (voire... la débilinguisation) de cet « autre ». *On est toujours, ou presque, le bilingue d'un unilingue.* Et quand on le constate fermement (« La lumière ne se fait que sur les tombes », déclamait en sol majeur Léo Ferré dans sa Préface), il est trop tard : nos enfants sont déjà enterrés dans le cimetière de notre insouciance. Nous voilà atterris au point 4. Atterrés aussi. Le bilinguisme c'est comme le nudisme. C'est très bien quand *tous* s'y mettent. Faute de quoi l'*unilinguisme social* demeure la seule avenue lucide et l'unique voie d'avenir pour les nations distinctes et les peuples à part entière au sein de larges ensembles plus ou moins linguistiquement homogènes dans leur hétérogénéité propre.

***

Ce qui par-dessus tout se révèle dramatique dans la question francophone mondiale, c'est que la plupart des Européo-français ne contemplent l'échiquier linguistique que par le collimateur de leur propre situation locale, sinon communale. La France bien française ?), de l'Élysée au Quai d'Orsay, par Matignon, fait dans la myopie. Elle s'anglicise comme une enfant s'empiffre de chocolat, c'est-à-dire de son propre chef sans se douter un instant de la phénoménale gastro-entérite qui l'attend. La *Switzerland* et la *Belgium*... (nonobstant le litige Wallons-Flamands depuis 1831 !) vivent un équilibre plurilingue et ne voient pas très bien non plus où est l'erreur. Or le vrai laboratoire est en Terre-Québec et en Afrique. Et pour moult raisons, qu'on ne peut développer ici bien qu'elles soient assez évidentes, ce problème n'est pas vécu comme cardinal sur le Continent chaud (à vrai dire, il y serait bien plutôt reçu comme « gardénal »). Aussi actuellement la conscience de la francophonie réside-t-elle au Québec. Ici se loge l'enjeu véritable de la lutte pour la Francité. Mais nous représentons 5 % de la francophonie planétaire. C'est dire, les ami / es, qu'on ne tiendra pas longtemps tout seuls.

Or si les éclaireurs tombent – et ils sont à la limite de l'épuisement, il faut bien nous le dire dans le blanc rougi des yeux – Versailles ne s'en relèvera pas.

---

* *Auteur de Hegel ou de la Raison intégrale, Bellarmin, 1999 ; on consultera aussi « Le franc pays – Québécois ou Québec coi ? » (www.vigile.net/idees/polgouinpays.html), « Le délanguissement » (www.vigile.net/pol/101jlg/delanguissement.html) et « Sparadrap sur jambe de bois » (www.vigile.net/pol/101jlg/delanguissement2.html), les deux derniers publiés dans Le Devoir des 11 juillet et 7 août 1998 respectivement.*

Siffler en travaillant

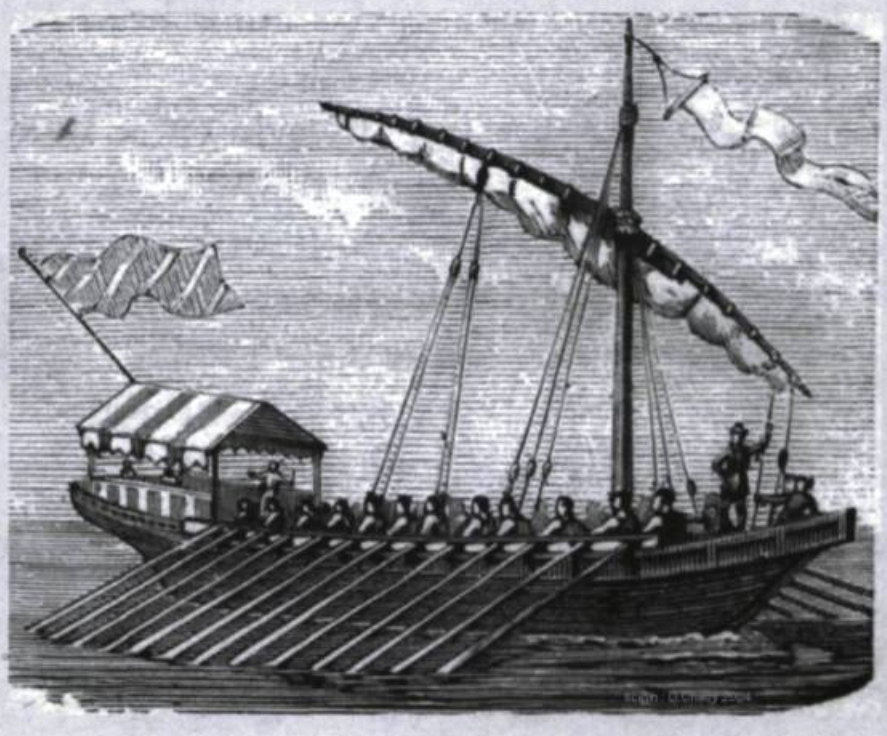
par Gilles Perron

Les grands hommes disent toujours vrai, même quand ils se trompent : c'est cela même qui fait leur grandeur. Il faut louer sans réserves le courage de ces Croisés qui, au mépris de leur réputation, quitte à se faire rabrouer par les méchants syndicats ou autres bébittes de gauche, osent dire tout haut ce que leurs amis pensent... tout haut. Je confesse une admiration sans bornes pour saint Lucien, notre sauveur en sabbatique, qui revient annuellement dispenser son cours de morale pour le plus grand plaisir des médias. Après avoir exprimé l'an dernier sa lucidité, entouré d'apôtres du bon sens, le voilà qui vient encore une fois nous assener une autre de ses vérités, comme lui seul sait si bien le faire : les Québécois ne travaillent pas assez.

Alors, comme le chantait Jean-Pierre Ferland, « si on s'y mettait » ? Ou comme disait Félix Leclerc : « Assez de chialages ° On va se grouiller le poil des jambes ° Arrêter de se fier à tout le monde ° On va se cracher dans les mains » (« Un an déjà »). Voilà, c'est fait, mes mains sont bien humectées, la salive a bien pénétré, je suis prêt (tiens ! ce slogan me rappelle quelque chose) à me retrousser les manches, n'ayant pas le temps pour me mettre, comme Aznavour, en quête d'un petit bois de trousse-chemise, croyant plutôt, comme Vigneault, qu'il serait temps « que la province trousse son jupon » (« Monologue du OUI »). Il faut chanter, comme les esclaves au coton, comme les rameurs de la chiourme, siffler en travaillant, trop heureux de contribuer, par notre labeur, au redressement du Québec dangereusement penché au bord du gouffre. Les plus vieux se souviendront des créditistes qui, faisant le même constat, affirmaient qu'il fallait faire un pas en avant... Mais – serais-je un homme de peu de foi – j'hésite encore à avancer. J'avoue mon penchant pour Félix qui, conscient que « la meilleure façon de tuer un homme ° c'est de le payer à ne rien faire », savait aussi l'importance du repos : « Ceux qui disent que les dimanches ° Sont jours d'ennui, d'espoir qui flanche ° N'ont donc jamais mal dans le dos ° Pour n'avoir pas besoin d'repos » (« Les dimanches »).

Il faut chanter, comme les esclaves au coton, comme les rameurs de la chiourme, siffler en travaillant, trop heureux de contribuer, par notre labeur, au redressement du Québec dangereusement penché au bord du gouffre. Les plus vieux se souviendront des créditistes qui, faisant le même constat, affirmaient qu'il fallait faire un pas en avant...

Saint Lucien, pourtant, est convaincu : nous travaillons moins que les Ontariens et les Américains : 32,5 heures par semaine en moyenne, contre 33,8 et 35,1 pour les voisins de l'Ouest et du Sud. Et il paraîtrait que c'est grave. Tout le monde sait bien que le Québec se portait mieux, il y a cinquante ans, encore mieux il y a un siècle, quand les hommes pouvaient faire des semaines de 70 heures sans être gênés par des lois anti-productives. Les longues heures de travail avaient un autre avantage : les gens vivaient moins longtemps et avaient la décence de mourir avant de se retrouver à la charge de l'État. Mais les communistes ont tout envahi et sont en train de ruiner notre économie : le partage du temps de travail, les mesures de conciliation travail-famille, les congés de maternité, les congés de maladie, quelle perte de productivité ! En plus, les salaires sont trop élevés, les syndicats mènent les usines à la place des dirigeants, les normes environnementales sont trop coûteuses et, le comble, les entreprises doivent payer des impôts ! Comment, dans ces circonstances, l'économie pourrait-elle bien se porter ?

Évidemment, il y en a encore qui disent, pour défendre des théories économiques farfelues, que la productivité n'est pas une question d'heures, mais de climat de travail (un employé heureux serait plus productif) ; que partager le temps de travail crée des emplois (pour d'autres travailleurs qui dépensent et qui ainsi font tourner la roue de l'économie) ; que les congés de maternité encouragent les naissances que l'on dit nécessaires à notre survie collective (les bébés seront un jour des travailleurs et des contribuables) ; que des emplois bien payés augmentent nécessairement la richesse collective, l'argent retournant encore une fois dans la même roue. Mais de cela saint Lucien n'a cure : il a lu des statistiques et il a conclu, tel un uléma atteint de pharisaïsme, que lui seul est capable d'interpréter les textes sacrés. Et les disciples de se lever, pour répandre la bonne nouvelle et fustiger les infidèles et autres païens syndiqués. La foi n'a que faire de la recherche de la vérité : la foi *est* la vérité. Que les mêmes statistiques (OCDE) révèlent que la moyenne hebdomadaire d'heures travaillées au Royaume-Uni (32,1), en Suisse (29,9), en France (29,2) ou en Allemagne (27,8) soient plus faibles importe peu. Il faut être compétitifs avec nos voisins immédiats : si mon voisin a une piscine et que je n'en ai pas, c'est la preuve irréfutable que j'ai raté ma vie.

« Travailler », selon *Le petit Robert*, vient du latin populaire *tripaliare*, « torturer ». Saint Lucien en sait quelque chose, lui qui n'a pas réussi à exercer jusqu'à son terme l'emploi de premier ministre qui lui avait été confié par les Québécois en novembre 1998, démissionnant au milieu de son mandat, épuisé par une trop lourde tâche. Puisque c'était là un départ volontaire, on se doute qu'il n'aura pas eu droit à des prestations d'assurance emploi. Torturé depuis par son échec (le premier ministre de l'Ontario et le président américain travaillaient plus que lui, et il n'a pu le supporter), il a décidé de « se cracher dans les mains » et de faire face, comme simple citoyen, aux problèmes qu'il n'a pu régler alors qu'il était premier ministre. Et il ne comptera pas ses heures (chacune d'elles étant grassement payée...). En attendant de remettre le Québec au travail, il tentera de mériter la confiance d'Olymel, et de mener à bien le mandat que vient de lui confier son nouvel employeur : il devra s'assurer que les porcs du Québec travaillent autant que leurs voisins ontariens et américains...